

Zeitschrift: Arbido-R : Revue

Herausgeber: Vereinigung Schweizerischer Archivare; Verband der Bibliotheken und der Bibliothekarinnen/Bibliothekare der Schweiz; Schweizerische Vereinigung für Dokumentation

Band: 3 (1988)

Heft: 1

Artikel: Die Sicht des Forschers

Autor: Kreis, Georg

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-771725>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 31.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

S'il est vrai que l'historien peut succomber à l'illusion de reconstituer une réalité objective, la mémoire collective n'est pas plus l'expression d'une vérité ontologique que le document. Elle est le résultat de processus culturels, plus ou moins conscients, très souvent entretenus par une élite qui y trouve un intérêt stratégique. Elle est en soi objet d'étude, mais ne peut être érigée en valeur de référence incontournable.

Au sujet des mythes, le professeur André Reszler rappelle que «le mythe est un des éléments fondateurs de l'identité des peuples».⁸ Certes, le mythe est également le résultat d'une stratégie de la société civile qui, à un moment de l'histoire, éprouve le besoin de propager, de célébrer ou de réinterpréter le culte d'une figure ou d'un événement symbolique. De ce fait, l'historien ne peut se contenter de constater le caractère fondateur du mythe; il lui faut aborder les manifestations de l'identité du peuple, de la société, du groupe qui exprime ses croyances et ses convictions. Or, cette identité n'est pas immuable.⁹

Cette approche correspond au besoin d'une histoire n'acceptant la tradition que sous bénéfice d'inventaire. Dans cette perspective, la poursuite, l'intensification du dialogue entre archivistique et histoire est non seulement souhaitable, elle est indispensable, faute de risquer une dérive et une incompréhension entre deux fonctions culturelles pourtant si proches l'une de l'autre. Sur l'esprit corporatif propre à toute profession, il est à souhaiter que l'emporte l'esprit de dialogue nécessaire à toute culture.

Discussion

Seuls quelques dépôts d'archives suisses ont leurs propres séries de publications. On trouve des exemples s'apparentant à Etudes et Sources pour les Archives cantonales et communales des Grisons, du Valais, de Bâle-Ville, de Lucerne, de Neuchâtel, de Saint-Gall, de Soleure et de Zurich. Ceux-ci se distinguent par leur démarche, leur contenu et leur présentation. Etudes et Sources est un cas particulier, car il se fonde essentiellement sur des documents conservés aux Archives fédérales. La plupart des séries sont apparues après 1960 et concernent avant tout les Archives de la Suisse allemande. Des phénomènes de mentalité et des circonstances particulières expliquent leur naissance. Leur absence dans la plupart des dépôts d'archives peut être attribuée à diverses raisons: présence suffisante de revues et de collections scientifiques; rôle des archivistes dans les comités de sociétés historiques; limitations et compressions budgétaires; gestion de publications régulières jugée trop contrainte; réticences et incompréhension de l'Administration. Quelle que soit la situation de chaque dépôt

d'archives, il est souhaité que l'archiviste publie et fasse œuvre d'historien, en recourant de préférence aux fonds dont il a la responsabilité. Par ses articles, il assure la promotion de l'institution qu'il représente, la fait connaître et reconnaître. Selon les cas, il oriente même certaines recherches. Le temps réservé à cette activité de l'archiviste est rarement fixé dans les règlements. La volonté et le dynamisme des archivistes devraient dépasser les réalités budgétaires et réglementaires.

(Résumé: Gilbert Coutaz)

Die Sicht des Forschers

Georg Kreis

Für den Geschichtsforscher ist das Archiv nur einer von mehreren Fundorten. In dem Masse, wie sich das Forschungsspektrum ausweitet hat, haben auch die Materialien der Analyse eine Ausweitung erfahren. Von Seiten der Forschung wäre es zu begrüßen, wenn die Archive mit ihrer Sammlung – und dann mit ihrer Publikationsaktivität dieser Ausweitung Rechnung tragen würden. Insbesondere sollten vermehrt Unternehmensarchive und Familienpapiere als wertvolle Ergänzungen zu den Amtspapieren akquiriert werden können. Veröffentlichungen von Verzeichnissen externer Bestände sind geeignet, diese vor der Zerstörung zu bewahren. Quellenpublikationen sind durch die Archive zu fördern, doch müssten solche Publikationen eher thematisch gestaltet und mit externen Dokumenten angereichert werden.

Pour l'historien, les archives ne constituent qu'un lieu de recherche parmi d'autres. Dans la mesure où la recherche a vu son champ s'élargir, les matériaux de l'analyse se sont également multipliés. Il serait souhaitable que les archives tiennent compte de cette évolution, au niveau tout d'abord, de la constitution des collections, puis de l'édition de documents. L'acquisition de fonds d'archives d'entreprises et de familles constituerait un complément précieux aux fonds officiels. La publication d'inventaires de fonds externes serait un moyen efficace de les préserver. L'édition de sources devrait être soutenue par les archives: elle serait faite selon des critères thématiques et enrichie par des documents externes.

Per lo storico, l'archivio rappresenta soltanto uno dei momenti del suo lavoro di ricerca. Con l'allargamento dei campi di ricerca, anche i materiali d'analisi si sono moltiplicati. Sarebbe auspicabile che gli archivi tengano conto di questa evoluzione, arricchendo le collezioni conservate e intensificando la pubblicazione di documenti. In questo senso, sarebbe utile poter acquisire archivi aziendali e privati che completerebbero egregiamente i fondi ufficiali. La pubblicazione di fondi esterni sarebbe un ottimo strumento per salvare dalla distruzione questi documenti. Gli archivi dovrebbero pure sostenere la pubblicazione di fonti, presentate secondo criteri tematici e contenenti documenti di provenienza esterna.

⁸ RESZLER, André. *Mythes et identité de la Suisse*. Genève, 1986, p. 47.

⁹ Sur cette problématique voir Lucette VALENSI: «Les sociétés plurielles. Présentation» *Annales E.S.C.*, 41, 1986, no 4. Voir également Gérald ARLETTAZ: «Démographie et identité nationale» *ES*, 11, 1985 ainsi que «Les Suisses de l'étranger et l'identité nationale» *ES*, 12, 1986.

Historische Forschung kennt beide Ausgangssituations: Entweder steht am Anfang eine Fragestellung und geht sekundär daraus die Suche nach Materialien hervor, oder am Anfang steht ein bestimmter Quellenbestand, der zur Entwicklung von Fragestellungen Anlass gibt. Im ersten Fall könnte – mit dem Risiko der Enttäuschung – beim Forscher die Erwartung bestehen, dass die Archivverantwortlichen schon längst den Bedarf vorausgesehen hätten, den er eben erst bei sich entdeckt hat. Im letzteren Fall könnte der Archivar der Enttäuschte sein, wenn er schöne Bestände hegt und pflegt, für welche die externen Forscher nicht das erwartete Interesse entwickeln. Dass die Fragestellung den Ausgangspunkt bildet, wird wohl der häufigere Fall sein. Und bei der sekundär einsetzenden Suche nach Materialien sind die Archive nur einer von mehreren Fundorten, neben den Bibliotheken, Museen und zahlreichen privaten Stellen. Die Archive bilden möglicherweise nicht einmal eine besonders attraktive, weil ziemlich konventionelle Kategorie. Wer besonders originelle Forschungsleistungen erbringen will, könnte gerne die Quellen nicht nur selbst beschaffen, sondern sogar recht eigentlich schaffen wollen, indem er bisher unbeachtetem und darum von niemandem gesammelten Material den Status einer Quelle gibt. Der Forscher könnte freilich sein Ego auch damit pflegen, dass er sich und anderen sagt, er sei es gewesen, der einen von der Nachwelt vergessenen Archivbestand ans Tageslicht gezerrt habe. Dieser Aspekt verliert allerdings in dem Masse an Bedeutung, als die Verarbeitungsleistung und nicht die Entdeckungsleistung zum Leistungsmassstab wird – die Entwicklung von Konzepten, Modellen und Methoden.

Ich kann das Publikationsproblem nicht angehen, ohne zuvor kurz auch von der **Materialsicherung** gesprochen zu haben; denn publizieren kann man nur, was vorhanden ist. Wie Sie wissen, hat das Spektrum der historischen Forschung in den vergangenen Jahrzehnten eine ungeheure Ausweitung erfahren; Ausweitung der Gebiete, der Fragestellungen, der Methoden – und auch der Materialien. Es kann heute aus der Sicht der historischen Forschung nicht mehr bloss um Aktensicherung gehen, weil die Akten nur einen Teil der Quellen ausmachen; wenn es sich um Amtsakten handelt, aus der Sicht einer auf die nicht-staatliche Welt konzentrierten Forschung sogar um einen ziemlich uninteressanten Teil. Die Geschichte des Klimas, der Gerüche und der Sauberkeit, der Graffiti als Teil der Kommunikationskultur wird sich mit den Materialien öffentlicher und halböffentlicher Archive kaum schreiben lassen. Dies bedeutet nicht, dass nun alles und jedes gesichert und gesammelt werden müsste. Trotzdem müssten die Archivare über das hinausgehen, was ihnen auf dem Dienstweg

regulär zukommt. Ohne nun alle denkbaren Arten von Materialien zu nennen, denen vermehrt konservatorischer Schutz zukommen müsste, seien hier lediglich drei Kategorien in Erinnerung gerufen: die Bild- und Tondokumente und die Materialien der elektronischen Datenverarbeitung. Aber auch im traditionellen Aktenbereich müsste wesentlich mehr Sicherungsarbeit geleistet werden: Ein ganz brennendes Problem ist der Einbezug von Privatpapieren in die Tätigkeit der öffentlichen Hand. Es müssten Auffangnetze entwickelt werden, die dem endgültigen Verlust von wertvollen Materialien entgegenwirken. Dieses Postulat zielt vor allem auf die bessere Sicherung der Firmen- und der Familienpapiere.

Zu den **Firmenpapieren**: Größere Unternehmen mögen eigene Archive unterhalten. Es gibt aber kleinere Unternehmen, die dazu nicht in der Lage sind; Unternehmen, die liquidiert werden und darum ihre Akten vernichten oder Unternehmen, die sich im Zuge einer Büroleorganisation oder eines Standortwechsels von ihren Papieren trennen. Nach dem Vorbild etwa der regionalen Wirtschaftsarchive, die es in der Bundesrepublik gibt, müssten mit Hilfe der Handelskammern Stellen entwickelt werden, die von potentiellen Depositären angegangen werden könnten und ihrerseits als aufmerksame Beobachter der Region tätig wären. Gewiss müsste dabei auch latentes Misstrauen und insbesondere die Befürchtung ausgeräumt werden, dass Steuerbehörden nachträglich unerwünschte Einblicke erhielten. Dieses Problem könnte aber mit der bestehenden Methode der Sperrfristen bewältigt werden. Die Sicherung solcher Papiere würde nicht nur der mikroökonomischen Unternehmensforschung dienen, sie stünde auch im Dienste gesamtgesellschaftlicher Analysen, zumal wenn sie Perioden beträfen, für welche allgemeine Statistiken noch nicht vorliegen.

Zu den **Familienpapieren**: Grundsätzlich ist hier die Problematik die gleiche. Hingegen dürfte sich hier weniger die Frage der Aktenübernahme als die des Aktennachweises stellen, da sich die Inhaber erfahrungsgemäß höchst ungern von den eigenen Papieren oder denjenigen ihrer Vorfahren trennen. Auf die Problematik des Aktennachweises werde ich am Schluss nochmals zu reden kommen. Ist eine Aktenübernahme möglich, stellt sich die Frage, an wen die Papiere gehen sollen. Eindeutige Richtlinien für die Zuteilung an das Bundesarchiv, die Kantons- und Kommunalarchive oder die Spezialarchive (zum Beispiel für soziale oder zeitgeschichtliche Fragen) wird man nicht entwickeln können. Im übrigen dürfte eine gewisse Konkurrenz für die Materialsicherung von Gutem sein.

Was nun die drei Publikationskategorien betrifft, erscheint mir vor allem die der Quelleneditionen nach einer Stellungnahme zu rufen. Solche Editionen sind unter dem doppelten Aspekt der Lehre und der Forschung zu würdigen. Sie machen im zentralen Bereich der jeweiligen Forschung zusätzliche Archivstudien nicht überflüssig. Jede Fragestellung hat aber ausser ihrem Zentrum auch periphere Zonen; zu deren Abdeckung können selbst Auswahlditionen vollauf genügen. Zu würdigen ist auch die Hilfe, die darin besteht, dass die Editionen die handschriftlichen Quellen transkribiert präsentieren und so eine kurSORische Kenntnisnahme möglich machen. Die Regesten und Register bilden Datenbanken, die auch unabhängig von den edierten Texten ein hilfreiches Arbeitsinstrument sein können. Unsere Quelleneditionen schaffen die Voraussetzung, dass schweizerische Materialien auch im Ausland zur Kenntnis genommen und in die Forschung einbezogen werden. Sie können allgemein der Forschung anregende Impulse verleihen und gestatten eine effiziente Vorbereitung von Archivaufenthalten. Auch der akademischen Lehre sind Quellenwerke höchst willkommene Hilfsmittel, haben doch Dozenten gerade in der Schweiz ein derart breites Unterrichtsspektrum, dass sie ihre Übungen nicht in allen Bereichen auf eigene Archivlektüre stützen können.

Eine andere Frage ist, welche Quellen denn publiziert werden sollen. Sind vorab die staatlichen Akten zu publizieren? Sind nicht private Papiere in vielen Fällen die interessanteren? In unserer Edition der diplomatischen Akten (DDS) hätte ich zuweilen die Reproduktion eines aussagekräftigen Zeitungsartikels der Veröffentlichung eines blassen Diplomatenberichtes vorgezogen. Andere wiederum fragten sich, warum ausgerechnet Materialien zur Aussenpolitik und nicht etwa zur Innenpolitik veröffentlicht werden sollen. Wäre es nicht beispielsweise sinnvoll, dort, wo keine Verhandlungsprotokolle der Ratsversammlungen vorhanden sind (wie im Fall der Eidgenössischen Räte bis 1891), diese mit einer Edition von Zeitungsberichten zu rekonstruieren? Sollen bestimmte Quellengattungen ediert oder sollen bestimmte Themen dokumentiert werden? In jedem Fall wären Quellsammlungen zu den Kantonsgeschichten eine gute Sache. Die Initiative dazu könnte von den Kantonsarchiven ausgehen, auch wenn sich das zu veröffentlichte Material nicht auf ihre Bestände beschränken dürfte.

Was ist von archiveigenen Publikationen von Forschungsresultaten zu halten? Ich sähe dazu keine innere Notwendigkeit. Solche Schriftenreihen können dagegen sehr wohl dem Ansehen des Archivs dienen und vor allem dem Forscher Publikationsmöglichkeiten anbieten, die dann willkommen sind, wenn

für kleinere Beiträge bei Fachzeitschriften zu lange Wartezeiten bestehen und wenn die Druckkosten für grössere Beiträge aus Archivkrediten finanziert werden können. Die Publikation von Findmitteln ist natürlich zu begrüssen. Für sie gilt weitgehend, was über die Quellenpublikationen bereits gesagt worden ist: Sie sollen Arbeiten anregen und Recherchen erleichtern. In welchem Masse sie dies wirklich tun, werden in erster Linie die Archivare selbst feststellen in der Lage sein. Und wenn solche Publikationen nicht auf das erhoffte Interesse stoßen, spricht dies eher gegen die Forscher als gegen die Findmittel. Der Erfolg stellt sich nicht über Nacht ein, man darf aber damit rechnen, dass eine wertvolle Langzeitwirkung von ihnen ausgeht.

Was die Findmittel und die Quelleneditionen betrifft, frage ich mich, ob ein Denken, das sich an «Publikationen» im herkömmlichen Sinn orientiert, der bevorstehenden Entwicklung ganz gerecht wird. Wie ich höre, soll in Sevilla das «Archivo general de las Indias», das in rund 43 000 Dokumentenbündeln rund 82 Millionen Dokumentenseiten sowie rund 7000 Karten aufbewahrt, bis 1992 so weit computerisiert werden, dass etwa 40 Prozent der Recherchen ohne direkte Konsultierung der Originaldokumente durchgeführt werden können. Laserplatten werden ein interaktives Schaffen, eine standortunabhängige Benutzung und Ausdrucker die problemlose Lieferung von digitalisierten Aufzeichnungen möglich machen. Und da kann man sich schon fragen, ob sich unser Publikationsbegriff nicht mehr und mehr an diesen Möglichkeiten orientieren und auch andere Endmedien als Bücher anvisieren müsste. Die Erleichterungen, die ich mir von der neuen Technologie verspreche, ermuntern mich aber, zum Schluss einen alten Vorschlag aufzuwärmen, den ich vor über 15 Jahren mit Klaus Urner vom Schweizerischen Archiv für Zeitgeschichte entwickelt habe.

Für die unzähligen Privatnachlässe, die sich im ganzen Lande verstreut finden, sollte mit Hilfe regionaler Korrespondenten ein zentral geführter Nachlassnachweis entwickelt werden. Der laufend ergänzbare und in den Regionen konsultierbare Index gäbe Auskunft über die Standorte, die dokumentierten Bereiche und die Benützungsbedingungen. Diese Auskünfte wären darum besonders wichtig, weil Standort wie Inhalt solcher Privatpapiere nicht von allgemein bekannten Determinanten abhängig sind und diese darum schwer angepeilt werden können. Eine solche externe Bestandesaufnahme würde nicht die Übernahme der registrierten Papiere bedeuten; sie würde diese also im Besitz ihrer Inhaber belassen. Sie könnte aber eine spätere Übernahme durch Archive vorbereiten. Sie wäre Dienstleistung für die Forschung und Materialsicherung in einem. Wenn ich richtig orientiert bin, ist inzwischen in der Landesbibliothek ein erster Schritt

in dieser Richtung unternommen worden. Diese Anstrengungen könnten und müssten ausgebaut werden. Sie wären unter anderem ein Beitrag zum Kulturgüterschutz und könnten – wie so vieles – im Hinblick auf 1991 vorangetrieben werden.

La lecture avant la lecture publique*

Adressen der Autoren – Adresses des auteurs:

Anton Gössi
Staatsarchiv Luzern
Bahnhofstrasse 18
6003 Luzern

Gérald Arlettaz
Archives fédérales suisses
Archivstrasse 24
3003 Berne

Bernard Truffer
Staatsarchiv Wallis
9, rue des Vergers
1951 Sion

Georg Kreis
Universität Basel
Historisches Seminar
Hirschgässlein 21
4051 Basel

« – Et donc une bibliothèque n'est pas un instrument pour répandre la vérité, mais pour en retarder l'apparition? demandai-je pris de stupeur»¹.

Jean-François Pitteloud

Au XIXème siècle, la bibliothèque populaire est conçue pour le conditionnement des classes populaires. Les progrès rapides de l'alphabétisation entraînent l'apparition d'un nombre élevé de nouveaux lecteurs que les bibliothèques populaires ont pour mission de guider au travers des dangers auxquels les expose un «savoir-lire» récemment acquis. Il convient d'éviter que ces «lecteurs-enfants» ne soient mis en présence de «mauvais livres». On attendra le début de ce siècle et l'action de personnalités telles que Morel en France ou les fondateurs de la Bibliothèque pour tous en Suisse et des bibliothèques modernes à Genève, pour que la facilité et la liberté d'accès au livre, ainsi que l'absence de censure et de volonté d'endoctrinement soient au centre du programme des bibliothèques publiques. En Suisse, la situation ne diffère guère de celle que connaissent d'autres pays du continent. Jusqu'au milieu du XIXème siècle, l'essentiel de la réflexion qui s'élabora à Genève sur la lecture en milieu populaire est le fait des idéologues conservateurs secondés par les sociétés philanthropiques. Par la suite, sous des formes plus ou moins rigides, les radicaux intégreront cette institution à leur action qui vise au développement de l'instruction populaire.

Die Volksbibliothek wird im 19. Jahrhundert als Stätte zur Bildung und Erziehung der unteren Volksschichten aufgefasst. Die schnell fortschreitende Alphabetisierung lässt die Anzahl der Leser ansteigen; die Bibliotheken machen sich zur Aufgabe, diese Leserschaft unverehrt an den Gefahren vorbeizulotsen, in die ihre neu erworbene Lesefähigkeit sie stürzen könnte: es gilt, die «unerfahrenen» Leseneulinge vor den «schlechten» Büchern zu schützen! Erst am Anfang unseres Jahrhunderts und dank dem Einsatz von Persönlichkeiten, wie sie Morel für Frankreich oder die Gründer der Schweizerischen Volksbibliotheken und der modernen Genfer Bibliotheken für die Schweiz darstellen, rücken andere Zielsetzungen in den Vordergrund: Der allgemeine und freie Zugang zu den Büchern sowie der Verzicht auf Zensur und Bevormundung werden zu zentralen Punkten im Programm der öffentlichen Bibliotheken. Die Situation in der Schweiz unterscheidet sich kaum von derjenigen in anderen Ländern des Kontinents. Bis in die Mitte des 19. Jahrhunderts sind es in Genf konservative Ideologen, sekundiert von den philanthropischen Gesellschaften, welche die Vorstellungen über die Lektüre der «einfachen» Bevölkerung prägen. Später wird die Genfer Radikale Partei diese Institution bei ihrem Projekt einer besseren Schulung und Bildung der Bevölkerung einsetzen.

* Nous reprenons, dans cet article, quelques-unes des prémisses de notre thèse de doctorat intitulée «*Bons» livres et «mauvais» lecteurs : politiques de promotion de la lecture populaire à Genève, au XIX^e siècle*. Genève, 1988.

¹ ECO, Umberto. *Le nom de la rose*. Paris : Le Livre de poche, 1986, p. 361.